



« C'est des choses qu'on raconte même pas... »

Une fois que cette phrase est prononcée, tout est dit sur ce qui s'est passé à la Garde-en-Oisans le 14 août 1914 et sur la difficulté à reconstruire une histoire souvent douloureuse, jamais indifférente...

Soixante années après un événement, la mémoire souvent se brouille, les faits demeurent, mais l'ordre chronologique en pâtit, et les détails s'envolent.

Il y avait donc nécessité de reprendre ces éléments qui avaient tendance à devenir disparates, pour les ordonner pour les plus anciens, et les figer pour les plus jeunes générations.

Le récit qui va suivre est un recueil de témoignages récoltés depuis une trentaine d'années auprès de Gardillons et de Gardillonnes, toujours vivants ou décédés, qu'il faut tous remercier. Ce recueil contribue à l'histoire de notre village. Souvent, les mots rapportés sont ceux-là mêmes prononcés (*caractères gras*). Ils restituent ainsi mieux l'ambiance et la véracité.

A la lecture, des détails pourront être interprétés par certains témoins de ces journées comme étant légèrement inexacts. Ces faits seront pourtant issus des souvenirs d'autres Gardillons. On touchera alors à la substance de la mémoire six décennies après, et à sa relativité.

J'invite donc le lecteur à faire preuve parfois d'indulgence : le temps déforme, le temps détruit, le temps relativise.

Il n'empêche qu'au travers de l'ensemble de ces relations, on découvre un récit cohérent, un choc formidable pour tous, à l'échelle de l'événement...

Pour l'appréhender, il faut avant tout le remettre dans son contexte et se reporter à sa genèse...

La Garde-en-Oisans, août 1914

La vie se déroule encore selon les horloges du XIX^{ème} siècle. C'est l'heure des moissons.

Les jeunes du village sont partis pour la reconquête de la lointaine et mythique Alsace Lorraine qu'il faut reprendre à ce Kaiser Guillaume honni. C'est une nécessité absolue, un devoir envers cette République qui a fait du mal en 1905 avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais cette République, on l'aime bien tout de même, parce que depuis Napoléon et Thiers, elle garantit la propriété de la terre, elle symbolise la Liberté individuelle, et elle demeure le ciment de la société. Les jeunes partent joyeux en disant « **c'est rien, on sera de retour dans quinze jours...** »

La Garde-en-Oisans, décembre 1918

Les jeunes sont loin d'être tous revenus... Le sang de neuf d'entre eux s'est déversé dans les montagnes des Vosges ou dans les tranchées de Craonne. Ceux qui reviennent sont heureux, heureux d'avoir sauvé leur peau et d'avoir gagné ce terrible conflit. Mais quel malheur pour la Commune ! Combien de maisons à terme se retrouveront vacantes, combien de terres seront sans bras pour être exploitées, combien de filles ne trouveront pas de mari ?

La Garde-en-Oisans, juin 1939

Le hameau de La Ville

Ce hameau s'étale le long du chemin, entre la Salle et l'Armentier-le-Bas. Il est construit plutôt sur un envers, froid l'hiver et profitant d'un ensoleillement modéré l'été. Il disposait à l'origine de très faibles ressources en eau, avec une source qui débitait très faiblement en période estivale. D'ailleurs, de tout temps, on lavait ici son linge à la Sarenne, pour économiser le précieux liquide. La Commune a amélioré l'alimentation de La Ville depuis un peu plus d'une décennie.

La Ville, c'est d'abord la Mairie-Ecole de la 3^{ème} République, avec son institutrice logée sur place, qui fait souvent office de secrétaire de Mairie.

C'est ensuite la ferme Pellissier, exploitée par Elodie Pellissier, veuve, et son fils Robert, qui va être mobilisé. Plus loin, la maison d'habitation Berlioux, descendants de la famille ancienne Vieux-Blondin, qui servit d'école autrefois.

Plus loin encore, le centre du village avec des maisons achevées : celle de Marie Sonnier, la grange de la famille Grand du Rosai, dont les deux fils seront mobilisés, ex-ferme avec une belle porte sculptée fort ancienne, et en arrière, la grange et l'écurie Berlioux, la même famille déjà citée.

On arrive ensuite au croisement du chemin descendant vers le Bourg-d'Oisans et le chemin « sous lous saliés », allant à l'Armentier-le-Bas.

Le bassin témoigne que le problème de l'eau a été alors en partie résolu.

Non loin de là, le four séculaire du hameau se dresse, au centre de la fourche.

Puis la ferme Perrier, avec sa chambre¹ un peu au dessus du chemin.

¹ En Oisans, petite maison annexe de l'habitation principale.

Plus loin, cette fois au-dessus du chemin de l'Armentier, la grosse maison « Calixte² », occupée par une veuve, Marie Vieux, surnommée Lalan, très pieuse. Deux autres maison existent plus bas, en direction de la Roche de la Ville : la petite maison de la Chalvière, et celle, plus vaste, de la Tou. Le décor est posé...

La Garde-en-Oisans, septembre 1939

Les jeunes du village, ceux de la génération suivante, sont partis eux aussi à la Guerre, contre un autre empire allemand, qui s'est reconstruit dans les décombres de l'empire du Kaiser. Ce n'est pas drôle, surtout quand les aînés vous ont dit et répété durant votre prime jeunesse que vous leur deviez la Liberté, mais qu'en contrepartie, la Guerre ne reviendrait plus parce qu'elle avait été définitivement éradiquée entre Verdun et le chemin des Dames... Beaucoup sont affectés dans l'Armée des Alpes parce que les Bataillons de Chasseurs Alpains comprennent une majorité de Dauphinois et de Savoyards. On va tuer de longs mois sur la frontière italienne, finalement en sympathisant avec ces italiens aux chapeaux à plume, **qu'on voit de l'autre côté** et qui sont bien moins menaçants que le gros Duce. Quelques Gardillons font face **aux Boches, là-bas vers la ligne Maginot ou dans les plaines du Nord**. Mais il ne se passe rien. Le conflit va peut-être s'arrêter là ? Les Allemands ont peur, ils n'osent pas attaquer la Première Armée du Monde. Un Gardillon est même à Narvik en ce printemps 40, presque au cercle polaire, avec son Bataillon de Chasseurs ; la route du fer sera coupée pour l'ennemi et la guerre finira plus vite ...

La Garde-en-Oisans, mai 1940

La bataille s'est engagée, brutalement, alors que le soleil de mai brille et que les cerisiers sont en fleurs. Les mères tremblent pour leurs fils qui sont là-haut dans le nord, vers la Belgique. On se groupe chez ceux qui possèdent un poste de TSF. Bien vite, on comprend que la situation n'est pas bonne. Mais en 1914, les Allemands étaient venus jusqu'à la Marne, presque à Paris... Il ne faut pas s'alarmer outre mesure !!!

La Garde-en-Oisans, juin 1940

Cette fois, les choses vont bien mal. On a même appris que le fils Grand du Rosai, dont le régiment était sur la frontière après Briançon, a fait mouvement vers la zone des combats au nord de Paris. Si le généralissime Weygand, l'adjoint de Foch pendant l'autre guerre, dégarnit l'Armée des Alpes, c'est que la situation est pire que ce que proclame les communiqués de guerre.

Et pourtant, elle se bat cette Armée Française de 1940... Elle n'a rien à envier à ses aînés de 1914. Ceux des Gardillons qui sont sur le front nord se conduisent avec vaillance. Mais le coup de faucille de Dunkerque a laminé l'élite de l'Armée Française (des Gardillons sont alors capturés dans la nasse). De plus, les entraînements au maniement des armes modernes tels les fusils-mitrailleurs ont été bâclés. Encore faut-il que ces armements récents marchent !!!

² Du nom de Calixte Chalvin, ascendant de Marie.

Plusieurs témoignages démontrent que des armes neuves mises en batterie pour la première fois, face à la ligne de combat, ne fonctionnent pas : les percuteurs ont été **fraisés de travers ou saccagés. Sabotage communiste, 5^{ème} colonne** ou incompétence ? Nul ne sait. Mais ces armes défectueuses entraînent un surplus de morts ou de prisonniers et nuisent terriblement au moral.

Et puis, il y a encore ces officiers qui brutalement sont **affectés spéciaux** à l'arrière alors que le combat est engagé, parce que leur famille est influente. Les officiers qui les remplacent sont à tel point timorés qu'ils refusent d'ordonner d'ouvrir le feu sur les boches parce qu'il vaut mieux se replier discrètement (« **Vous êtes fou ! ne tirez pas, vous allez nous faire repérer !!!** »...)

Dans ce contexte, il est difficile de combattre, même si on en ressent la nécessité et qu'on croit toujours en la France.

Le 6 juin 1940, Delphin Chalvin, vingt-neuf ans, meurt au combat à Courtemont-Vareennes, dans l'Aisne. Pauvre petit Gilbert qui n'a plus de papa...

Puis, c'est la débâcle, le gouvernement à Bordeaux et la voix chevrotante du vainqueur de Verdun qui annonce qu'il faut cesser le combat. A La Garde comme dans tout l'Oisans, l'aura du Maréchal Pétain dans la population, les anciens combattants de 14-18 en tête, fait que l'armistice est un soulagement face au déferlement des armées nazies sur la France.

Le Dauphinois est très fier que l'Armée des Alpes ait arrêté la Wehrmacht à Voreppe. Mais il sait aussi qu'il aurait été bien difficile de poursuivre très longtemps une lutte devenue trop inégale.

L'appel d'un général inconnu sur la radio anglaise n'a pas d'écho : les postes sont rares, et d'ailleurs, qui se soucie d'écouter la radio de Londres ?

La Garde-en-Oisans, juillet 1940

Ils reviennent, les soldats de l'Armée des Alpes invaincue. Ils ont tenu en respect les Italiens sur la frontière et le canon a tonné sur les auteurs du « coup de poignard dans le dos ». Les Italiens n'ont pu entrer sur le sol national. Les femmes retrouvent leur mari, les pères et les mères, leur fils après onze mois de séparation, certes parfois égrenés de permission. Pour les autres, ceux dont les régiments se sont dissous dans la débâcle, sept manquent à l'appel, retenus prisonniers en Allemagne. Justin Grand, du Rosai, Lucien Bérard du Châtelard, Robert Pellissier de la Ville, Emmanuel Vieux de la Garde, Claude Garavel et Ferdinand Vieux-Pernon de l'Armentier-le-Haut, Célestin Mathonnet de la Carte d'Haute. On pense toutefois que le Maréchal les fera bien vite revenir : après l'Armistice, ce devrait être la paix... Quelle erreur !!!

Certains anciens combattants de 14-18 accueillent mal les soldats qui rentrent, collectivement battus : « **Si j'avais été à votre place, je ne serai pas revenu...** », peut-on entendre.

Mais que peut-on contre un commandement incompétent ? Et contre une force mécanique supérieure ?

La Garde-en-Oisans, décembre 1943

Les prisonniers ne sont toujours pas rentrés. La guerre se poursuit dans le reste du monde, **dans les Colonies**, dans le désert, en Tunisie, en Russie. Un Gardillon a rejoint de Gaulle. Mais personne ne le sait. Ici, c'est le quotidien qui est difficile, car beaucoup de denrée manquent. Ne parlons pas des métaux. « **On trouve pas même des clous. Mais on est mieux qu'en ville** ». En effet, la culture demeure prédominante, ce qui permet de se nourrir. Le troc est réapparu en force. **Des gens viennent souvent de Grenoble pour se ravitailler.**

D'autres sont venus pour résider dans les montagnes. Ce sont des **réfugiés qui cherchent à s'établir**. Personne ne demande d'où ils viennent. On sait seulement qu'ils arrivent parfois de loin. Certains parlent mal le français. Ils louent progressivement les maisons, voire les « chambres » disponibles. Ils s'installent dans de nombreux hameaux, avec femmes et enfants. Mais ces petits ne vont pas à l'école. Une chape de plomb les entoure. Il ne vient à l'idée de personne d'alerter les autorités à Grenoble sur ces étranges locataires. La propagande vichyste et allemande n'ont pas eu de prise ici. La guerre a changé les comportements et il est normal que la montagne retrouve son rôle de refuge comme toujours dans les temps troublés.

Les Italiens qui occupaient le Dauphiné depuis la fin de la Zone Libre (9 novembre 1942) ont été chassé par l'armée d'Hitler à partir du 9 septembre 1943. On a vu passer les Italiens en déroute. Les anciens combattants de 1940, goguenards, les ont vus se sauver avec satisfaction ... Pourtant, ils leur ont donné à boire et leur ont fourni quelques vivres... Pas rancuniers, les anciens chasseurs alpins...

Mais là-bas, à Grenoble et dans les plaines, c'est une nouvelle occupation qui a débuté... **Les Boches, c'est autre chose !!!**

La Garde-en-Oisans, mai 1944

Si la bonne saison est revenue, rien ne s'est arrangé. **Le ravitaillement, c'est toujours pire !!!** Enfin dans d'autres régions, on sait que c'est encore plus difficile car **ils ont les bombardements des Américains**. Et puis **l'Armée Allemande reste sur Grenoble** où elle sévit avec une brutalité inouïe. Des morts, des déportés ...

Des bandes de maquisards ont commencé à parcourir le pays depuis plusieurs mois. On les voit peu. Parfois ils réquisitionnent du bétail, en **délivrant des bons**. Ce n'est pas forcément apprécié des habitants qui ont des familles à nourrir. D'ailleurs, comment savoir si ce sont des pillards ou de véritables patriotes ?

Un individu bizarre s'est installé à l'Armentier-le-Haut, dans une petite maison près du chemin allant à la Beyte. **Il fait le facteur**. On raconte qu'il correspondrait avec Londres, avec une machine...

Ce qui est certain en revanche, c'est que le village tout entier protège les jeunes réfractaires au STO. N'étant pas partis en Allemagne, ils sont sans papiers valides. La Gendarmerie du Bourg d'Oisans les recherche, sur ordre de la Préfecture. Mais à chaque fois, l'arrivée des forces de l'ordre est éventée par un

coup de téléphone providentiel, provenant du Bourg, et immédiatement répercuté aux intéressés, qui disparaissent dans la forêt de Maronne ou les bois de la Ville. La solidarité à leur égard est totale : du Maire jusqu'au moindre habitant, aucune dénonciation ; un modèle de solidarité, qui rejoint les comportements d'autres époques, comme ceux face aux agents royaux ou face aux excès de la Révolution.

On observe le même silence pour les familles « réfugiées ». Ce sont bien entendu des familles juives. Soixante ans après, on ne peut qu'admirer le fait qu'il n'y ait pas eu de dénonciation. Pourtant les familles juives sont dispersées dans de nombreux hameaux, sous des noms d'emprunt : on en trouve à la Rue d'en-Bas à La Garde (« Clément »), à la Salle (« Chandor »), à la Carte d'Haute (« Combe »), dans la chambre du Champ-Guéraud (« Giraud »), à l'Armentier-le-Bas, aux Pavés à l'Armentier-le-Haut, au Châtelard...

La Garde-en-Oisans, juin 1944

C'est avec soulagement que le débarquement a été appris sur les ondes. Mais les Allemands sont toujours à Grenoble !!!

Ici en Oisans, on vit en semi-liberté. L'occupant ne se montre pas dans ces vallées austères. A la cure de la Garde (le Prieuré), le Maquis s'est installé depuis plusieurs semaines dans ce grand bâtiment qui surplombe la vallée. Les rapports avec les Gardillons sont faibles. Un prêtre du nom de « Perrin » est à leur tête. On compte plusieurs hommes et une femme. **On les entend tirer sur des bouteilles dans la cour pour s'entraîner.**

On raconte que les chefs du Maquis viennent se réunir la nuit dans la grande bâtisse. Silence sur leur activité et leur présence !!! Des réquisitions de blé ont lieu au moulin de la Salle par le Maquis, qui transporte les sacs par un camion. Le meunier, Pierre Martin, est mis à contribution.

La Garde-en-Oisans, 22 juillet 1944

Hier, le Vercors a été brutalement attaqué par des troupes allemandes en nombre. **Est-ce qu'ils vont venir chez nous après ?**

Grenoble, 4 août 1944

Une nouvelle opération des troupes du général Pflaum, commandant la garnison de Grenoble, est en préparation, après l'attaque réussie contre la forteresse Vercors. Les boulangeries travaillant pour l'Armée Allemande tournent à plein régime : c'est un signe. Ce sera l'opération Hochsommer (plein été).

La Garde-en-Oisans, 11 août 1944

Les Allemands seraient vers le col d'Ornon, descendraient du Lautaret et arriveraient par Livet. C'est la panique au Bourg !!!

La Garde-en-Oisans, 12 août 1944

On voit de plus en plus de Bourcats affolés arriver à la Garde. Et puis le Pont de la Romanche a sauté, sur ordre du Maquis, pour stopper la progression des véhicules nazis. Le bruit de l'explosion est dans toutes les têtes. Mais pourquoi donc ne détruit-on pas aussi les Trois ponts ?

On a vu aussi deux avions allemands lâcher des bombes sur Huez dans l'après-midi. Les enfants qui regardent croient au départ à un lâcher de parachutistes. (le Vercors est dans toutes les têtes). Mais deux explosions significatives se font entendre. Les projectiles s'écrasent en dehors du village visé. Plus tard, un avion allemand, plus gros que les précédents, survole le Bourg. De nouvelles bombes s'abattent. Elles font hélas mouche. **Des bâtiments brûlent dans le Bourg.** Cette fois, la guerre est là...

Un maquisard débouche hors d'haleine sur la place, la sten en bandouillère : les Boches arrivent, les Boches arrivent !!! Et il poursuit sa course sur la route vers Huez.

Une charrette arrive d'Huez, dans l'après-midi, transportant des blessés (six ?), et encadrée de maquisards. C'est Auguste Chalvin d'Huez, qui la mène, avec sa jument. Là, le souvenir collectif se brouille un peu. Parmi les blessés, une femme aux pieds brûlés, enveloppés dans des bandes. Une autre serait attachée et tondu. Deux autres encore seraient tondues. A-t-on ici le même cas d'épuration prématurée que dans la vallée de l'Eau d'Olle ? Impossible de savoir...

Le Docteur « Lourd », médecin du Bourg d'Oisans, accompagne le groupe. C'est une partie de l'évacuation de l'hôpital de l'Alpe d'Huez (créé le 10 juin 1944) qui arrive à la Garde, avec ordre de rallier le Rosai où une maison « vide » a été « réquisitionnée » par le maquis. Il faut des volontaires pour mener cette charrette jusqu'au Rosai, avec de nouvelles bêtes. Marcel Pellissier (qui sera le Maire de l'après-guerre) et René Rajon acceptent de convoier la voiture. Après avoir bu largement au Café de la Place, car les journées de cet été 44 sont chaudes, l'ensemble prend la route pour l'Armentier et Maronne. A la Carte d'Haute, les bêtes étant fatiguées, le mulet de Célestin Mathonnet est ajouté à l'attelage. L'ensemble rejoint au Rosai et les deux conducteurs reviennent à la Garde, rapidement, avec le sentiment d'avoir fait leur devoir, mais aussi avec une peur légitime **de tomber sur des allemands...**

Les maquisards ont abandonné la cure de la Garde et ont disparu. La femme qui les accompagnait a laissé un paquet de documents à une habitante de la Salle, un peu embarrassée par ce dépôt imprévu, qu'elle cache immédiatement. Les habitants près de la cure range le bâtiment en désordre pendant la nuit, et transportent entre autre les matelas pour les mettre en tas, dans l'hypothèse où les Allemands visiteraient les maisons à la recherche des « terroristes ».

La Garde-en-Oisans, 13 août 1944

Les Boches seraient à Oz et ils bombarderaient Vaujany. Ils auraient pris des otages au Bourg qu'ils garderaient dans le Foyer Municipal. Certains Gardillons (inconscients ???) ne sont pas revenus du Bourg. Que sont-ils devenus ?

Malgré ces événements graves, la vie du village continue : les récoltes sont à point à Maronne et le foin est mûr en altitude.

On a caché des malles au Chozeau au-dessus de l'Armentier-le-Haut. Ce sont les biens d'une famille juive (« Clément ») qui loge dans le hameau, aux Pavés. La famille dort depuis plusieurs jours dans la forêt, tout comme de nombreux Bourcats, effrayés par l'arrivée des troupes nazies et le bombardement.

La Garde-en-Oisans, nuit du 13 au 14 août 1944

La Garde

Cette fois, *ils sont là*. **Toute la nuit, des troupes sont montées sur Huez par la Rue d'en Haut.** Un bruit continu des pas de chevaux ou de mulets s'est fait entendre. Ils doivent être nombreux, très nombreux. Ils vont attaquer le Maquis dans les Grandes Rousses !!!

La Garde-en-Oisans, le matin du 14 août 1944, avant la pointe du jour

Le Rosai

L'homme de garde a vu les Allemands monter à Huez pendant la nuit : l'hôpital du Rosai est évacué en toute hâte, direction les Mines de Jean Barral sur la Roche du Rosai à 1700 mètres d'altitude, précédemment repérées.

L'Armentier

Malgré les menaces, les faucheurs sont partis couper le foin au dessus de Maronne car le foin est rare en cette année sèche. Il va faire beau et chaud.

La Garde

C'est la même chose. De plus, d'autres habitants se préparent à rentrer les couchés de blé à la grange.

La Garde-en-Oisans, le matin du 14 août 1944, alors que le soleil se lève

Le Rosai

Les habitants du Rosai constatent avec effarement que le Maquis, dans sa précipitation d'évacuer les lieux, a laissé la maison réquisitionnée sans dessus dessous, avec les portes et les fenêtres ouvertes, les matelas épars, les ustensiles de cuisines en tout sens et du matériel médical abandonné (seringues, etc ...)

Martial Grand, dont le frère Justin est prisonnier en Allemagne, et Alphonse Chalvin, surnommé « Pompon », ancien combattant blessé en 14-18, ne perdent heureusement pas la tête. Vite, il faut faire disparaître ce matériel médical nettoyer, ranger les lits, fermer les fenêtres, réparer sommairement les ouvertures fracturées. Heureusement, aucun casque ennemi ne se montre des Fayolles à la Croix ...

La Garde et l'Armentier

Les villages se vident, tout le monde part progressivement dans les terres ou les prés. Les habitants surmontent leur angoisse car il faut bien que le travail se fasse. Les faux se font entendre sur la Roche. On observe en même temps ce qui se passe de l'autre côté de la Sarenne. Les Boches ont envahi Huez, puis l'Alpe. Que va-t-il se passer ?

La Garde-en-Oisans, matinée du 14 août 1944

A « la Pylone », une équipe d'ouvrier des Mines de l'Herpie s'affère afin de remettre dans l'axe la gorge d'une benne qui s'est décrochée du câble. A cette époque en effet, une installation spectaculaire, traverse La Garde, permettant au charbon exploité dans les Grandes Rousses de descendre au train du Bourg d'Oisans. Fernand Pellissier, de l'Armentier, est dans la benne(il est petit, donc léger) pour cette réparation. Subitement, des rafales sont tirées en direction de la

benne, sans toucher personne. Elles rebondissent sur le métal dense du réservoir à charbon. « L'a m'a piqua, l'a ma piqua !!! », hurle le malheureux, qui se croit blessé et qui descend le plus vite qu'il peut de son perchoir, pour s'enfuir rejoindre les autres ouvriers en fuite...

C'est qu'en effet les troupes allemandes, dont les éléments principaux se sont portés sur Huez et les Grandes Rousses, où elles accrochent le Maquis, ont aussi pour mission de quadriller la commune de la Garde, dont les onze hameaux dispersés forment autant de repaires potentiels de « terroristes ».

Utilisant des techniques éprouvées en Russie, elles progressent par paquets de sept à dix soldats, qui occupent tout le terrain en utilisant à pied tous les petits axes disponibles. Chaque groupe, muni d'une carte détaillée, avance, poussant devant lui d'éventuels partisans et les forçant de ce fait à devenir visibles.

La Garde-en-Oisans, début d'après-midi du 14 août 1944

Le Rosai

Arrivant par le chemin de la Roche, une colonne traverse le hameau et ne remarque rien. Toute trace visible de « l'hôpital provisoire » a été effacée. Les Rozérous se terrent. On les comprend. Comme à l'accoutumée, le Pompon pourtant, fait la sieste près de sa maison, couché sur le ventre, à même le sol. Il n'entend pas les Allemands arriver. Ils l'entourent. Grosse rigolade. Les soldats lui tirent sa longue barbe. Ils sont jeunes. Ils poursuivent alors leur route, direction les deux autres hameaux de Maronne. Au Sechier, Théophile Vieux-Combe est revenu précipitamment des prés de fauche. Ancien chasseur alpin, il a ramené en 1940 des éléments de mitrailleuse. Il les cache, ainsi que son fusil. Les Allemands traversent les deux hameaux sans coup férir. Ils réclament seulement un peu de ravitaillement cà et là.

Sur la Roche

Une autre escouade d'hommes à pied passe au dessus de la Roche de Jean Barral, où sont caché les maquis et les blessés, qui se sont enfilés dans la Grande Galerie. Impassibles, les faucheurs poursuivent leur tâche. Ouf, la colonne passe sans rien demander....

L'Armentier-le-Haut

Une colonne arrive par la route d'Auris. Les habitants qui travaillent au Grand Champ les voient et se cachent. Une autre, venant du Pontet, descend le long de la Combe du Fau, directement par les prés et les terres. Elle arrive dans l'Armentier, où des enfants jouent justement à la guerre. A la maison Pierra, ils réclament du ravitaillement. Il ne reste presque personne dans ce gros hameau puisque tout le monde est dans les champs.

La Carte d'Haute

Une escouade s'arrête pour boire au bassin. La famille juive (« Combe ») qui réside non loin de là s'est cachée. Les habitants du hameau ont dissimulé des armes à l'annonce de l'arrivée des troupes. L'escouade repart en direction de la Ville. Un fusil a été oublié contre le bassin. Personne n'ose le toucher. Tout à coup surgit un soldat allemand, celui qui a laissé son arme. Il reprend son bien ... Bon débarras !!!

La Garde-en-Oisans, vers seize heures, 14 août 1944

LA VILLE

Les Allemands vont brutalement s'acharner sur ce malheureux hameau. Pourquoi ?

La raison réelle n'est pas connue puisqu'on ne dispose pas à ce jour de témoins allemands. On peut examiner les différentes hypothèses émises par les Gardillons.

1 La Ville aurait été dénoncée au Bourg-d'Oisans comme centre de Maquis par des collabos (ce qui était faux).

2 La Ville aurait été confondue avec le Rosai.

3 La Ville, surplombant la plaine d'Oisans, accueillait beaucoup de monde durant ces journées exceptionnelles. Les Allemands auraient pensé que les personnes qui regardaient du haut de ce belvédère naturel étaient des « terroriste ».

Les Allemands se présentent à la Mairie-Ecole, avec la ferme intention de mettre le feu. L'institutrice, Madame Faure, qui vit avec sa mère paralysée, s'y oppose fermement. On parlemente ; les soldats recherchent des « terroristes », ce que ne peut être le mari de Madame Faure, gravement malade. L'institutrice montre des documents. La Mairie de 1886 est sauvée !!!

Hélas, chez Elodie Pellissier, les choses ne se passent pas de cette façon. Sans ménagement, la femme est sommée de sortir, non sans lui avoir permis de détacher son mulet et ses chèvres. Les soldats jettent des grenades incendiaires, dont les sinistres explosions se font entendre jusqu'à La Garde... La ferme, remplie de récolte, s'enflamme avec une terrible facilité.

Pendant ce temps, les Allemands mettent le feu à la maison d'habitation Berlioux dont les occupants sont absents. Les souvenirs d'une famille partent en fumée dans ce feu provoqué...

Les trois maisons du centre sont bientôt elles aussi la proie des flammes. Leur proximité accentue leur destruction. La ferme et la chambre des Perrier subit le même sort que celle des Pellissier, avec toutefois la permission de conserver les bêtes au dehors.

Quel malheur pour ceux qui voient leur habitation se détruire sous leurs yeux, empêchés d'arrêter ce désastre par des fusils menaçants !!!

Un soldat solitaire se présente pour mettre le feu chez Marie Vieux, surnommée Lalan. Elle a perdu son fils Albert à la Guerre en 1915. Son mari est mort. Marie est très pieuse, **elle fait le catéchisme aux enfants**. Elle conserve en permanence une statue de la Vierge, visible dans sa cuisine. Le soldat allemand est jeune. Marie Vieux se met à genoux et prie. Alors l'incroyable se produit : touché au plus profond de lui-même, le soldat renonce à son projet criminel. On raconte même qu'il aurait prié avec la vieille dame...Ce qui est certain, c'est qu'il repart sans mettre le feu. La Vierge, ou son fils tué au combat, a protégé la maison...

Les flammes s'élèvent maintenant dans tout le malheureux hameau.

On imagine sans peine l'angoisse des gens de la Salle et de la Garde. Ces explosions, ces flammes, il y a de quoi être terrorisé !!! Combien y a-t-il de morts ? **Bientôt, ce sera notre tour ...**

La famille juive (« Chandor ») qui loge au hameau de la Salle est elle aussi terrifiée. Le mari, qui parle allemand puisqu'il est originaire de Hongrie tente le tout pour le tout. A la stupéfaction générale, dès les premières flammes, il part pour la Ville, **au devant des Allemands !!!** Peut-être a-t-il connu pareille situation dans son pays natal quelques années auparavant ?

Une fois sur place, il parle avec le gradé qui commande l'incendie. Que lui dit-il ? Nul ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'il obtient l'autorisation d'aider Elodie Pellissier à sauver du feu tout ce qu'il peut. Il ramènera même le mulet dans une écurie à la Salle et tirera le lit des flammes.

Les escouades allemandes se rassemblent près de l'incendie. Les soldats empêchent la famille Perrier d'approcher de leur maison pour sauvegarder des effets ou des meubles. Ils ne détruisent pas le four communal, ni le bassin. De plus, ils ne descendent pas le chemin et ne voient donc pas les deux dernières maisons de la Ville, celle de la Chalvière et de la Tou, qui sont de ce fait épargnées. Heureusement d'ailleurs qu'ils ne poussent pas leurs investigations plus loin : les Bourcats qu'on a vu se réfugier sur la commune se sont égayés dans les bois de la Ville et ç'aurait pu être un carnage ...

Une partie des militaires sont partis pour la Salle et la Garde, où tout le monde estime qu'après l'incendie de la Ville ce sera celui de ces deux hameaux. La panique est à son comble !!!

La Salle

Alphonse Pellissier décide brusquement d'aller cacher des cartouches derrière sa maison. Il sort les boîtes à la main, heureusement enveloppées et tombe nez à nez avec les Allemands qui arrivent à pied sur la route. Heureusement, ils ne se rendent compte de rien et continuent à avancer. Quelques mètres plus loin, l'âne de Blanche Emieux est demeuré attaché au pylone électrique, avec son bât. **Il vient de faire un voyage de blé.**

Une fois son chargement rentré dans la grange, on a oublié la bête à la route. Les soldats s'amusent de voir cet âne au bord de la chaussée et lui donne des coups de crosse au passage. Mais ils ne l'emportent pas avec eux.

La Garde

Sur la place près de l'église, un drame est en train de se jouer. Les ouvriers qui étaient sur « la Pylone » ont été arrêtés par une escouade et conduit devant l'hôtel. Ils sont au moins quatre, dont Fernand Pellissier, Auguste Bonnard et Henri Vieux-Pernon, tous de l'Armentier. Les Allemands les tiennent en joue un très long moment, alignés le long de la façade du bâtiment. Ce sont des « terroristes ». Vont-ils être fusillés ? Le Maire, Emmanuel Vieux, à qui appartient l'hôtel, intervient. Après de longs et difficiles palabres, les soldats admettent leur méprise : ce sont bien des ouvriers du charbon.

La Garde-en-Oisans, fin de l'après-midi, 14 août 1944

La Garde

Tandis que les Allemands traversent maintenant la Garde sans s'arrêter, la Ville brûle totalement. C'est la maison Pellissier, pleine de récoltes et de foin, qui flambe le plus. Le spectacle est terriblement désolant, d'autant plus que la Garde est en face de la Ville, et très proche à vol d'oiseau.

L'Armentier

Les Armentérons ont vu avec soulagement les troupes s'éloigner sans dommages. Mais des explosions se sont fait entendre vers la Ville. Bientôt, la nouvelle parcourt les trois hameaux : **la Ville est en train de brûler ...**

Tout le monde se porte aux Traverses, un mas³ qui surplombe le hameau martyr. Que s'est-il donc passé, pourquoi la Ville ? Y a-t-il des morts, des blessés ? Les fumées qui s'élèvent dans le ciel ne répondent pas à ces questions angoissées.

La Garde-en-Oisans, en soirée, 14 août 1944

La Garde

Les Allemands sont partis vers le Bourg, c'est fini pour aujourd'hui. **Mais c'est sûr, ils vont revenir demain pour brûler la Garde.**

C'est avec ce sentiment que les habitants de la Garde achèvent cette journée où la panique les a saisis. Bien peu vont dormir cette nuit, d'autant plus que les plus courageux ou les plus curieux se portent vers le hameau en feu et ne peuvent que regarder ce spectacle de destruction. La puissance de l'incendie, catalysée par les récoltes dans les granges et le fort soleil, empêche toute action pour contrer le brasier. Toutefois, la solidarité joue à plein. Sinistrés et bêtes sans écurie trouvent un toit pour la nuit...

Maronne

Le Regardet⁴, qui surplombe la Ville et la Garde ne désemplit pas. On plaint de tout cœur ce pauvre hameau en feu...

La Garde-en-Oisans, nuit du 14 au 15 août 1944

Bourcats, réfugiés et réfractaires du STO passent une nouvelle nuit dans les bois. La crainte du retour des troupes allemandes est énorme.

La Garde-en-Oisans, 15 août 1944

C'est le 15 août, la fête de Marie, qui possède une chapelle dans l'église paroissiale. Il y a messe, et on devine les intentions de chacun pendant la cérémonie, tandis qu'en face, les maisons de la Ville flambent toujours. **Les boches vont-ils revenir et tout massacrer ?** Que la Vierge Marie nous en garde ! Tout le monde n'est pas venu à l'église. On se terre chez soi. En revanche, les bois fourmillent de réfugiés qui bougent pas forcément discrètement..

L'office est maintenant terminé. C'est alors qu'un sifflement se fait entendre, suivi d'une explosion : un obus de mortier ou de canon vient de passer au dessus de l'église et vient s'abattre à gauche de l'Effousé⁵, dans les grandes clapières⁶ sous le Regardet. Un second obus s'abat ensuite au même endroit. Ce bombardement sème à nouveau la panique. Mais il ne se poursuit pas, heureusement.

³ En Dauphinois, ensemble de terres ou de pré portant le même toponyme.

⁴ Nom de la montagne au dessus de la Garde.

⁵ En Dauphinois, le glissement de terrain, ici lieudit.

⁶ En Dauphinois, l'éboulis.

Une pièce d'artillerie allemande, basée à La Paute, a ouvert le feu sur les personnes qui se déplaçaient et se cachaient dans les bois. Personne n'est touché, heureusement...

Le 15 Août, c'est aussi le débarquement en Provence et la fulgurante avancée des troupes Franco-Américaines. Les troupes allemandes ne reviendront pas à la Garde-en-Oisans. Elles incendieront la Villette de Vaujany le 17 Août, à croire que Ville et Villette devaient avoir un destin commun ...

La Garde-en-Oisans, 17 août 1944

Ce soir, les ruines des sept maisons anéanties ont cessé de fumer...

La Garde-en-Oisans, 21 août 1944

C'est la Libération !!! Vive la France !!! Vive de Gaulle !!!

LA RECONSTRUCTION DE LA VILLE

Ce sera Elodie Pellissier qui commencera, le 1^{er} octobre 1947, la première reconstruction des maisons. Elle sera suivie elle des Berlioux le 22 septembre 1948, puis celle d'Emilien Perrier le 21 avril 1949. Celle de Marie Sonnier sera relevée en 1954.

L'arrêté préfectoral approuvera seulement le 5 juillet 1951 le projet de reconstruction du hameau dévasté. La France se refait difficilement. Sur sept bâtiments détruits, quatre sont réédifiés sur place (ferme Pellissier, maison Berlioux, chambre et maison Perrier). Une maison est légèrement déplacée (maison Sonnier). Une autre est poussée en direction de la Tou (future maison Grand) Enfin la dernière ne sera jamais reconstruite (grange Berlioux). Elle était prévue sous la Ville...

La commune en profitera d'ailleurs pour obtenir de la Reconstruction un réseau partiel d'évacuation des eaux, une reprise de la voirie et l'éclairage public. Ce sera l'entreprise Dauphin qui exécutera la plupart des travaux. Les maisons seront refaites avec les pierres des maisons détruites, récoltées dans les ruines. Les matériaux complémentaires seront prises sur place, il existe encore les emplacements de « ces carrières » dans le hameau.

On fera parfois des découvertes étonnantes sur le chantier, comme cette pierre de taille de plus d'un mètre par un mètre, tirées des ruines et reprise dans le mur arrière de la construction Sonnier.

Vers la fin de la IV^{ème} République, le hameau aura pris sa physionomie d'aujourd'hui.

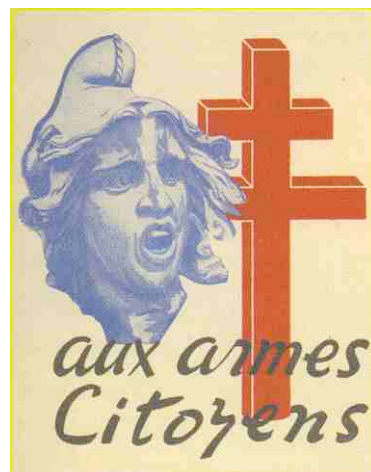
Soixante années se sont écoulées...

La journée du 14 août 1944 disparaît progressivement des mémoires, mais c'est le propre de l'Histoire que de s'évanouir avec les hommes qui s'en vont un à un.

Pourtant, les historiens de l'Oisans ou de la Résistance font peu cas de cet épisode et c'est là une injustice flagrante. D'autant plus que le comportement des Gardillons fut exemplaire durant le régime de Vichy, l'occupation et ces journées terribles.

Mal reconnue par les autorités, oubliée par les Résistants, La Garde-en-Oisans se devait bien par elle-même d'écrire son passé durant les Années Noires, et de le promouvoir.

PIERRE GANDIT,
MAIRE DE LA GARDE-EN-OISANS
SAMEDI 14 AOUT 2004



La Liberté appartient à ceux qui l'ont conquise.
André Malraux

(texte de la plaque commémorative inaugurée le samedi 14 Août 2004 au Rosai)